

55^{ème} café de géographie de Mulhouse
Christian Grataloup. Professeur de géographie à l'université Paris Diderot

« Notre vision cartographique du monde est pleine de cicatrices... »

Mardi 6 décembre 2011
La Fonderie Mulhouse

Quand on dit « le Monde », on a immédiatement une icône en tête, celle du planisphère le plus banal, le planisphère de Mercator. On peut, certes, le manipuler en le recentrant, en l'inversant, en déplaçant son centre traditionnel : le Méridien de Greenwich ; car ce qui compte dans une carte, c'est que l'on y trouve un centre et des bords.

Il semble évident à beaucoup que le centre naturel est le méridien 0°, qu'il soit celui de Londres ou de Paris. Quand on demande à des élèves de 6^{ème} pourquoi c'est le méridien de Greenwich qui est celui d'origine, ils répondent tout simplement parce qu'il est au milieu du monde, donc des cartes, comme l'équateur pour les parallèles. Leur apprendre pourquoi et quand ce choix a été fait est une première ouverture. Greenwich s'est imposé en 1884 quand il a « vaincu » à Washington le Méridien de Paris. Les Français vexés de ne pas disposer du méridien d'origine, ne l'ont reconnu qu'en 1911, dans le contexte de « l'Entente cordiale ». Mais, quand quelques temps après cette explication, on repose aux mêmes élèves la même question, la réponse reste aussi la même car ils voient toujours la même projection. Les paroles s'envolent, les cartes restent.

Le Méridien de Greenwich, c'est la borne du temps mondial, dit GMT, le temps universel qui organise l'espace monde. Mais, témoignage de la perte de centralité du « Vieux continent », on voit apparaître aujourd'hui des concurrents. A la Mecque en 2008, un congrès a proclamé qu'il « était prouvé scientifiquement que la Mecque était le centre du monde », donc que son méridien devait devenir celui d'origine. Si cette information était justifiée, cela aurait rendu service pour la réalisation de ce numéro de la « Doc Photo », la seule centralité admise jusqu'ici étant : la gare de Perpignan...

Peut être la Mecque deviendra t-elle un nouveau méridien 0, mais se sont multipliées, depuis la fin des années 1979, d'autres représentations tout aussi justes, centrées sur le Japon, la Chine ou les Etats-Unis. Un point commun de tous ces planisphères est d'être tous orientés au Nord, même ceux utilisés dans l'hémisphère Sud, en Argentine par exemple. Le « planisphère normal » est une norme européenne qui s'est imposée au monde (sauf par des contestations récentes).

Depuis que l'idée de mondialisation s'est vulgarisée au début des années 80, quand le mot est apparu dans le dictionnaire, le Monde est organisé à partir d'une centralité multipolaire, schématisée en 1985 par la formule « Triade ». Mais ce « bouclage » mondial, manifeste en 1980 quand les flux transpacifiques dépassent les flux transatlantiques, est encore souvent pensé dans le cadre de représentations classiques du Monde, ce qui oblige à tracer des circulations « au dessus » de l'Europe, puisque le Pacifique est, dans la carte, le lieu de la discontinuité entre l'Est et l'Ouest. D'où, pour pallier ce facteur de contresens pour beaucoup de lecteurs de cartes, la multiplication des projections polaires. Les premières utilisations de ces projections centrées sur le pôle Nord remontent à la Guerre froide pour montrer le trajet supposé des missiles balistiques intercontinentaux entre l'URSS et les Etats-Unis, trajet qui ne passaient pas au dessus de l'Europe, mais du pôle Nord. Aujourd'hui, sous diverses formes, les projections polaires se sont banalisées. La plus anciennes de grande diffusion est la carte au centre du drapeau de l'ONU. Dans ces projections, nos repères familiers sont brouillés : le Nord est au centre et le Sud, c'est l'ensemble du bord circulaire de la carte. Quand à l'Est et l'Ouest, ce ne sont plus des bords de la carte, mais des orientations toutes relatives. C'est pourquoi, dans la Doc Photo (page 63), nous nous sommes livrés à des sortes de variations cartographiques en reprenant trois fois, avec trois projections différentes, le même tableau de données. La même information peut ainsi être lue de différentes façons ; on voit comment le choix d'image du Monde peut modifier le message.

Depuis qu'on parle de mondialisation, la carte « normale », banale, pose problème car il faut être conscient des héritages et des découpages induits. On nous a fait penser le monde avec un bord au Nord, un autre au Sud, un à l'Est, un autre à l'Ouest. Un découpage dans lequel nous sommes toujours au milieu. C'est une histoire ancienne. Il y a un siècle, les manuels français représentaient le pays « au centre du monde » (sic). On « expliquait » ainsi pourquoi la France était le pays le plus formidable, la plus puissant, le plus civilisé : n'était-il pas installé au centre des terres émergées donc au milieu du Monde et dans la zone tempérée, « la plus favorable au développement de la civilisation » ? La carte servait de démonstration, par une justification déterministe, du caractère supposé naturel de la prééminence européenne sur le Monde. Mais il s'agissait, en fait, d'une mise en scène : le fond de carte donnait surtout à voir le poids impérialiste de l'Europe. Des représentations semblables étaient usuelles à la même époque au Royaume-Uni ou dans l'Empire allemand. En fait, c'était alors largement vrai, dans la mesure où en 1900, l'Europe était

effectivement au centre du monde, l'ayant construit et organisé autour d'elle à partir du XVIème, et ce, jusqu'en 1914 ; mais aujourd'hui, le monde est multipolaire.

L'histoire habituelle de la cartographie est prisonnière d'une vision évolutionniste, presque positiviste, de l'Histoire des sciences : une perspective linéaire, avec des étapes, des marches vers le Progrès, certes aussi des erreurs, des maladroites et des oublis. La construction de la généalogie de notre cartographie, comme de celle de bien d'autres démarches scientifiques, rassemblent des éléments du passé dont la cohérence est souvent discutable. Pour la figure du Monde, il vaut mieux distinguer ce qui relève du passage à la très petite échelle (au sens cartographique de très grand espace représenté) de techniques de repérages forgées à beaucoup plus grande échelle, d'une part, et des visions idéologiques du monde, des cosmogonies, d'autre part.

Des figures conservées sur des papyrus égyptiens ou des tablettes mésopotamiennes peuvent ainsi apparaître comme les ancêtres des cartes. Ce sont des cadastres, utilisés pour retracer le parcellaire après la décrue. Exemple plus émouvant : on peut encore voir, en Italie du Nord, à Bedolina, une gravure rupestre néolithique réalisée par un peuple sans écriture, un dessin gravé sur un rocher qui montre des champs, des maisons, des chemins soigneusement disposés les uns par rapport aux autres. C'est incontestablement un cadastre, ce qu'a confirmé l'archéologie. Plus récente, la « Table de Peutinger », du nom de l'érudit du XVème qui a retrouvé cette copie médiévale d'une carte romaine, est un "volumen" (un rouleau, comme tous les livres antiques), composé de parchemins mis bout à bout, représentant le monde connu des Romains s'étendant de l'Atlantique à l'Inde. C'est un ancêtre de nos cartes routières. De même, au Japon, on retrouve des cartes anciennes du Tokaido, la voie majeure entre Edo et Kyoto, sous forme d'itinéraires tracés sur un rouleau, selon une technique assez proche que celle de la "table de Peutinger".

Les navigateurs polynésiens, qui ont probablement atteint l'Amérique du Sud, ont traversé le Pacifique sur des pirogues à balancier avec l'aide de cartes primitives faites de baguettes de bois représentant les directions ou des houles, et de coquillages figurant les îles et les étoiles. Celle de l'archipel des Marshall, conservé au musée de l'homme, figure avec les courants, les contre-courants.

Les Portulans du XIVème représentent la mer car c'est ce qui compte pour les usagers que sont les navigateurs. Y sont indiqués les courants, les directions (rose des vents), des repères l'intérieur des terres guidant les pilotes des bateaux quand on commença à utiliser la boussole. Ainsi, l'Atlas catalan de la BNF faite par des cartographes européens, offert à Charles V, est construit, uniquement pour la partie occidentale du monde (de l'Ancien Monde), comme un portulan.

Au XVIIIème, les cartes des Cassini ont cartographié, pour la première fois en Europe, un vaste territoire terrestre (longtemps après la Chine), avec des relevés précis faits par triangulation. Une avancée notable mais à chaque fois, en Chine comme en France, on ne montre que de petits morceaux du monde.

A l'inverse, on peut montrer nombre de figures cosmogoniques provenant de civilisations très diverses. Au XVIIème, une carte religieuse coréenne représente un centre, le monde chinois, Corée comprise, entouré de continents et d'îles mythiques ; c'est, une pensée du monde très différente que celle des cadastres et des itinéraires que l'on vient de voir. Une autre vision du monde et du temps avec 4 types de dieux, de couleurs, de moments sous l'inspiration du bouddhisme. Notre Proche-Orient a laissé une cosmogonie considérant le monde comme un disque plat entouré d'un océan, tel que l'imaginaient les Babyloniens. C'est de cette dernière tradition que découle notre vision du Monde, en particulier ses divisions majeures, les continents. Le découpage du monde en parties est une question de classement. En France on parlait de 5 parties du monde : celles que l'on retrouve sur le drapeau olympique. On en compte, 6 en Allemagne, 7 au Royaume-Uni qui comptait deux Amériques ce qui est loin d'être absurde.

On ne peut pas fonder la partition sur les plaques tectoniques car le découpage du monde est beaucoup plus ancien que la théorie de la tectonique des plaques qui date des années 50. Les noms ont été donnés aux plaques à partir des continents, tant bien que mal, et non l'inverse (plaque asiatique, européenne, africaine). Cela peut, aujourd'hui, poser des problèmes géopolitiques. L'Islande est traversée par un rift qui sépare la plaque américaine et la plaque eurasiatique, ce qui n'a pas empêché cette île-pays de poser sa candidature à l'UE en 2008, et non à l'Alena. La condition posée par le traité de Rome est d'être un pays européen ce qui ne pose pas de problème pour l'Islande, comme pour Malte, à l'inverse de la Turquie. Plus problématiques s'avèrent être les candidatures éventuelles de la Géorgie et de l'Arménie qui se veulent également européennes. Il n'y a pas, en fait, d'arguments géologiques mais uniquement historiques.

Au Moyen Âge, la mappemonde médiévale découpait l'humanité en trois parties : *Asia*, *Africa*, *Europa*. On retrouve la représentation du monde, généralement sous forme d'un disque plat, avec l'océan autour qui reprend la mappemonde mésopotamienne. Mais les Pères de l'Eglise, Isidore de Séville en particulier, ont repris aussi de vieux mots antiques pour désigner les trois parties. Dans la mythologie grecque, Europé est la jeune princesse phénicienne enlevé par Zeus transformé en taureau. Un récit qui témoigne un peu de la dette des Grecs envers la Phénicie, ne serait-ce que pour l'écriture. *Europé* et *Asié*,

deux mots grecs féminins, désignaient en fait les rives de la mer Egée : à l'Est, *Asié*, la Ionie, l'actuel littoral de la Turquie, et à l'Ouest, *Europé*, l'actuelle Grèce continentale. Ces mots ne sont pas construits sur des racines indo-européennes mais sémitiques. *Asié* est le Levant, l'Est. *Europé*, le Couchant, l'Ouest. Le sud de la Méditerranée était appelé *Lybié* ou *Ethiopié*. *Africa* est un toponyme romain qui a servi à désigner la province romaine autour de Carthage ; en arabe, la Tunisie est toujours appelée *Ifrikia*. Ces mots antiques servaient surtout à désigner des directions, au-delà du monde méditerranéen, de la *mare nostrum*. Les Pères de l'Eglise vont en faire des parties du Monde, en fait plutôt initialement des parties de l'humanité, chaque sous-ensemble du genre humain ayant son territoire.

Notre découpage du monde a, en effet, des origines religieuses. Isidore de Séville avait besoin d'un monde divisé en trois pour se conformer au texte de la Bible. L'humanité, selon la Genèse, descend des trois fils de Noé : Sem, Japhet et Cham. Le texte biblique ne nous indique pas les directions dans lesquelles ils partent, mais des listes de lieux. On pouvait en déduire que Sem était parti vers l'Est, Japhet vers le Nord-Ouest et Cham vers le Sud-Ouest. On en a déduit longtemps que l'humanité était divisée en trois « races », auxquelles devait correspondre trois territoires : L'Asie pour les descendants de Sem, l'Afrique pour ceux de Cham et l'Europe pour ceux de Japhet. La patristique faisait ainsi coïncider les terres connues avec une lecture littérale de la Bible.

Nous connaissons environ 800 mappemondes médiévales, avec fréquemment en haut de petits personnages : Adam et Ève après la "faute". En effet, le Paradis terrestre devait, pour les Pères de l'Église, être situé, puisque terrestre, donc objet géographique. Or, la Genèse raconte que Caïn, après avoir tué Abel, a été chassé « à l'Est d'Eden », dans le néant. Il n'y a donc rien au levant du Paradis, qui est donc à l'extrême Est de la Terre. Le début de l'histoire est ainsi situé « en haut » de la carte. De là découle notre expression « orienter une carte ». La plus belle de ces mappemondes médiévales est anglaise et date des années 1300 : la *mappa mundi* d'Hereford. Elle représente tous les lieux bibliques, l'héritage antique avec le labyrinthe du Minotaure, les colonnes d'Hercule, une centaine des lieux connus de l'époque sans que l'on cherche à les faire coller à la réalité : c'est une vision du monde.

Le même passage de la Bible raconte un autre événement lié à ce découpage de l'humanité et des terres : l'ivresse de Noé et la malédiction de Cham. D'après la Bible, après le Déluge, Noé réinvente l'agriculture et replante, entre autres, la vigne. Il s'enivre et, dans le lourd sommeil qui suit son ivresse, il se dénude de façon impudique. Son benjamin, Cham, le voit, s'en amuse et avertit ses frères aînés. Ces derniers, refusant de voir ainsi leur père, s'approchent à reculons pour le couvrir de son manteau. A son réveil, Noé le blâme et maudit le fils de Cham, Canaan ; il est condamné ainsi que sa descendance à être les « serviteurs des serviteurs » des descendants de Sem et Japhet. Cet épisode biblique sera utilisé pour justifier toutes les traites négrières. Le premier usage de ce type connu remonte à une communauté juive de Mésopotamie du VII^{ème} siècle de notre ère qui expliquait ainsi qu'elle pouvait avoir des esclaves *harratins*, c'est-à-dire noirs. La division en peuple n'a pas que des conséquences neutres. Dans l'iconographie, ce n'est que tardivement que la malédiction de Noé se traduit par le noircissement de Cham et Canaan.

Les Rois mages sont aussi interprétés en relation avec ce découpage du monde. Le bref passage de l'évangile de Mathieu, le seul à raconter cet épisode, ne les qualifie pas de rois et ne donne pas leur nombre. Ce n'est que tardivement, dans des textes apocryphes, qu'ils deviennent trois rois. C'est encore plus progressivement qu'ils se différencient les uns des autres pour symboliser l'ensemble de l'humanité. Ils sont d'abord devenus les représentants des trois âges de la vie : un mage âgé, un d'âge moyen et un jeune. Ils ont également incarné la triple fonctionnalité indo-européenne, telle que Dumézil l'a formalisée, celle que nous connaissons en France avec les trois ordres de l'Ancien Régime (clergé, noblesse, tiers-état) : ceux qui prient (*oratores*), ceux qui combattent (*bellatores*) et ceux qui travaillent (*laboratores*). Finalement, les Rois mages sont également assimilés aux trois parties du monde : l'aîné (et prêtre) représente l'Asie, le cadet (et militaire) l'Europe et le benjamin (et travailleur) l'Afrique. C'est ainsi que le troisième roi devint noir, d'abord dans l'iconographie rhénane, puis dans l'ensemble de la peinture occidentale (ainsi que des santons de nos crèches).

Tout change avec les Grandes Découvertes. Au XVI^{ème}, se répandent l'usage des termes « Europe » et « européen ». Ces mots apparus brièvement au début de l'empire carolingien, réapparaissent au XV^{ème} siècle, d'abord en Italie, avec Piccolomini. Avant les Européens se nommaient eux-mêmes Chrétiens ou Francs. Ce changement ne s'est pas fait sans résistances : Charles Quint, par exemple, ne supportait pas ce vocabulaire, continuant à utiliser le terme de Chrétiens et de Chrétienté. Mais dans l'Europe fractionnée entre Protestants, Anglicans et Catholiques, avec même l'apparition de libres penseurs, l'aire civilisationnelle européenne supposait une nouvelle dénomination.

Mais l'événement décisif est évidemment l'apparition d'une quatrième partie du Monde. Au début du XVI^{ème} siècle, il apparaît de plus en plus évident à de nombreux européens lettrés que les terres à l'ouest de l'Europe découverte par Colomb ne sont pas asiatiques. En 1507, à Saint-Dié-des-Vosges, Waldseemüller écrit « *America* » sur un planisphère. Ce mot s'impose immédiatement, car il correspondait effectivement à un besoin toponymique. Or, cette 4^{ème} partie ne pouvait se prévaloir d'une logique biblique et les origines

religieuses du découpage sont alors oubliées. L'Europe devient le centre des planisphères qui se normalisent progressivement au cours du siècle, avec, en particulier, celui de Mercator.

La partition en quatre devient un thème iconographique illustrant la mainmise de l'Europe sur le Monde. On figure les continents par quatre femmes, puisque les termes sont, en latin, des féminins. Mais leurs statuts ne sont pas égaux. Ainsi, dans le frontispice de « l'atlas » (on disait alors le « théâtre du monde ») d'Ortelius, l'Europe est en haut avec tous les attributs du pouvoir (trône, sceptre, couronne). A sa gauche et en dessous, une femme noire, presque nue pour indiquer son caractère sauvage : l'Afrique. A droite, l'Asie, elle richement vêtue, car les Européens reconnaissent l'ancienneté de ses civilisations. En bas de cette représentation, l'Amérique, totalement nue car la plus sauvage, tient dans la main une tête coupée pour indiquer son caractère cannibale [Montaigne. Essais, Livre premier, chapitre XXXI]. Figure également, tout en bas, le buste d'une cinquième femme, qu'on appelait alors « Magellanie ». C'est l'amorce de ce qui deviendra, beaucoup plus tard, l'Océanie.

Du XVI^{ème} au XX^{ème} siècle, prolifère une incroyable iconographie de cette vision du monde, souvent d'inspiration religieuse comme le plafond de Tiepolo à Würzburg où celui de l'Église jésuite *Santo Ignacio* de Rome. Dans celle-ci, un plafond à perspectives de 18 mètres de long est orné d'une composition organisée autour de Jésus et de Saint Ignace au centre, entourés de 4 saints jésuites responsables chacun de l'évangélisation d'une des parties du monde. Chaque partie est figurée par une femme, avec le nom du continent précisé en dessous. Ces mises en scène magnifient le programme missionnaire des Jésuites. Les représentations des quatre femmes-continents se multiplient. Par exemple à Versailles, dans la « Grande Commande » (la statuaire du jardin qui entoure le bassin d'Apollon), tout va par quatre (les saisons, les états de la matière, les âges de la vie...). Il y a donc logiquement aussi quatre statues féminines représentant les quatre parties du Monde, avec leurs attributs, en particulier les animaux symboliques.

On voit également une timide évolution dans l'iconographie des Rois mages. Il était évidemment impossible de les faire passer à quatre, la tradition était trop forte. Mais, dans certains tableaux, à partir du XVI^{ème} siècle, on a rajouté un quatrième personnage, sensé être un serviteur, mais affublé de plumes, symbole de l'Amérique. Sur une « Adoration », Velasquez a ainsi peint un jeune homme derrière le roi mage noir.

Au XVIII^{ème} siècle, le contexte n'est plus la patristique mais l'effort scientifique encyclopédique. La base de la démarche est classificatoire. Il faut classer les lieux, comme tous les autres domaines du réel (plantes, animaux, roches, langues, sociétés...) Les parties du monde deviennent ainsi le premier ordre de rangement des lieux, mais le flou de leurs limites n'est alors plus tenable. Il faut tracer des frontières linéaires, comme on est d'ailleurs en train de le faire pour les espaces étatiques européens. Il faut d'abord rattacher les îles aux différentes parties du Monde. C'est ainsi que l'Islande ou Malte devinrent européennes. Aujourd'hui l'appartenance de la première et la candidature de la seconde à l'Union Européenne ne soulèvent ainsi aucun problème, alors qu'elles sont aussi proches d'autres continents. Les raisons de ce choix géographiques sont évidemment civilisationnelles : ce sont de vieilles terres chrétiennes.

C'est à ce moment que la mer Rouge devient définitivement la séparation de l'Afrique et de l'Asie, rôle qui, depuis l'Antiquité, était plutôt dévolu au Nil. Mais le choix le plus important est celui de la limite entre l'Asie et l'Europe. Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, aucun tracé ne fait l'unanimité. C'est Denis Diderot qui va finalement imposer l'Oural afin de remercier Catherine de Russie. En effet, l'impératrice de Russie poursuit la politique, initiée par Pierre le Grand, d'intégrer l'ancienne Moscovie, devenue l'empire Russe, dans « le concert des nations européennes ». Il fallait pour cela que le plus possible du territoire russe soit considéré comme européen. C'est pourquoi le fondateur du discours identitaire russe, Vassili Tatichtchev, avait proposé l'Oural comme limite orientale du continent européen. Diderot, pour exprimer sa reconnaissance envers Catherine de Russie qui avait sauvé financièrement l'Encyclopédie, inscrit cette limite dans cette œuvre. Or, l'influence de l'Encyclopédie fut considérable, en particulier à la fin du XVIII^{ème} siècle, moment où se mettent en place les systèmes scolaires et les premiers instruments pédagogiques, dont les cartes murales. Tous les petits écoliers du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle apprendront que « l'Europe s'étend de l'Atlantique à l'Oural ».

L'imagerie coloniale poursuit l'iconographie des parties du Monde des siècles antérieures. Par exemple une fresque du Palais de la Porte Dorée, l'ancien musée des Colonies, réalisée au moment de l'exposition coloniale de 1931, représente, incarnées par des femmes, la France qui guide l'Europe, avec, aux 4 coins, l'Afrique et l'Asie sur des éléphants, une vahiné dans sa coquille, mythe mer du Sud pour l'Océanie, une starlette hollywoodienne platinée qui tient des gratte-ciels pour l'Amérique. Les 4 "races" sont bien ancrées dans l'imaginaire au point que Picasso quand il veut symboliser l'humanité portant la colombe de la paix à Vallauris, conserve 4 silhouettes minimalistes en 4 couleurs archétypes : noir, rouge, jaune et blanc. Tout le monde comprend.

Au total, les « continents » apparaissent pour ce qu'ils sont : en rien des faits de nature, mais des construits historiques, de pures conventions. L'Asie, c'est ce qui n'est plus l'Europe quand on va vers l'Est. L'Afrique, pour les Maghrébins, commence souvent au Sud du Sahara. Le découpage internationalisé de

l'Afrique a été conçu par les Européens. Ce qui ne veut pas dire qu'aujourd'hui, être Africain n'ait pas un sens fort, en tout cas au sud du Sahara.

Questions

Pourquoi fait-on un distingo Afrique du Nord et Afrique noire ?

C'est une séparation qui a un sens historique fort car, très longtemps dans l'histoire, la Méditerranée n'a pas été une coupure mais un trait d'Union, bien au-delà de la *Mare nostrum* romaine. En revanche, le Sahara, même s'il n'a jamais été une barrière absolue, a marqué une coupure entre Nord et Sud. De part et d'autre, les processus historiques sont largement autonomes. Les grandes civilisations d'Afrique occidentale, le Songhaï, le Mali, le Ghana, n'avaient pas de rapports directs avec celles qui étaient proches de l'océan Indien, comme le Monomotapa ou le Zimbabwe. Comment penser l'Afrique historiquement alors qu'elle est une invention européenne ? C'est un beau défi historiographique, d'autant plus qu'il est indispensable de donner aux sociétés sub-sahariennes toute l'importance qu'elles ont eu et qu'on oublie beaucoup trop.

Comment les Australiens ont-ils été définis de l'extérieur et comment se définissent-ils eux-mêmes ?

Ils se définissent comme une « île-continent », ce qui conforte l'idée que le continent est une grande île. Les Australiens sont aux antipodes. Dans un planisphère du XVII^{ème}, on dessinait dans la partie basse, un énorme continent qui croyait-on existait. Il fallut attendre Cook pour démontrer le contraire car on était fidèle à la pensée grecque. On pensait qu'il y avait plus de terres émergées au Sud qu'au Nord pour des raisons d'équilibre : il y avait nécessairement, croyait-on dans une logique purement déductive, plus de terres au sud qu'au nord, pour que le globe ne se renverse pas. On y croira jusqu'au XVII^{ème}, et on cherchera les terres antipodiques, quelquefois qualifiées de « Magellanie ». Le littoral Australien est connu et cartographié mais comme partie de ce continent imaginaire. Il faut attendre le hollandais Tasman, au milieu du XVII^{ème} siècle, puis les explorations de Cook, dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, pour avoir la certitude que l'Australie était une île immense ; mais alors, avec la pensée de la gravitation de Newton, on ne croit plus au haut et au bas dans l'univers mais à l'attraction planétaire ; on n'a plus besoin d'imaginer un contrepoids antipodique.

L'Encyclopédie de Diderot avait repris le découpage du monde en 4 parties. Mais on en savait où classer les découvertes océaniques de la fin du XVIII^{ème} siècle. Conrad Malte-Brun, co-fondateur de la société française de géographie, invente en 1812 le mot "Océanie" pour créer une nouvelle catégorie, un nouveau continent au nom paradoxal. La 5^{ème} partie du monde dont la partie principale est l'Australie. L'Océanie a été progressivement réduite : aujourd'hui l'Indonésie, les Philippines ont été rattachées à l'Asie.

La Triade a-t-elle encore un sens ?

La réponse est non ! C'est un terme journalistique qui avait un sens, de même que le mot "émergents" que l'on a spatialisé et qui sont devenus des objets universitaires ou scolaires.

Quand l'expression « Triade » a été inventée par Kenichi Ohmae, en 1985, c'était pour inciter les multinationales à penser que Tokyo faisait partie des pôles économiques où il était indispensable de s'installer. Depuis les années 80 et la montée de la Chine, l'émergence chinoise a conforté l'idée de 3^{ème} pôle ce qui est contradictoire avec la montée en puissance des autres BRIC. Dans notre monde multipolaire, cette notion n'a plus vraiment de sens.

A Mulhouse, le 6 décembre 2011
Campus universitaire de la Fonderie à Mulhouse
Christian Grataloup

Notes Françoise Dieterich